

lettre, dans laquelle il se plaignait, voilà quelque trente ans, de la déformation que la presse faisait dès lors subir à notre langue (1) Il soulignait des expressions comme *par contre*, *agissements*, *objectif*, *humanitaire*; et, les traitant de perverses, de scandaleuses, il regrettait que l'Académie française n'eût pas droit de haute et basse justice sur les misérables qui en usaient. Nous avons, depuis, fait du chemin ! Dernièrement, M. Paul Stapfer publia dans le *Temps* deux intéressants articles (2) où il montre la langue française corrompue non seulement par les journalistes, mais par ceux-là mêmes qui en sont les conservateurs attitrés. Et, certes, le titre d'académicien ne prémunit pas forcément contre les impropriétés et les barbarismes. Pourtant, c'est le journal, il faut bien l'avouer, qui prend à cette déformation le plus de part. La langue que nos journalistes vulgarisent n'est souvent du français qu'en comparaison de l'allemand ou du bas-breton. Or le journal pénètre partout ; combien d'entre nous lisent autre chose ? Pour les illettrés, il fait autorité en toute matière, voire en matière de langue ; mais les lettrés eux-mêmes s'accoutument, en le lisant chaque jour, à des expressions vicieuses qui finissent par ne plus les choquer. Devons-nous donc, avec Schérer, qualifier les journalistes de mal-faiteurs ? Il importe guère que Martine manque aux lois de Vaugelas, si elle ne manque pas à la cuisine. Les journalistes font leur métier ; et quelques solécismes par ci par là ne les empêchent point de le bien faire.

En quoi ce métier consiste-t-il donc ? Nous avons souvent entendu nos aînés, col et cravate 1830, vanter le journal d'autrefois. Un temps fut, à les en croire, où l'on ne devenait journaliste qu'après de sérieuses études, où cette profession supposait une culture non moins solide qu'étendue. A la bonne heure. Mais la presse de notre époque a peu de ressemblance avec celle de cet âge reculé. Nous ne lui demandons ni un article de fond sur la question politique du jour, ni une étude sur la pièce de théâtre ; bruits de couloirs et bruits de coulisses, voilà ce qu'il nous faut. La dépêche télégraphique elle-même, qui, tout récemment, faisait le succès d'un journal, semble maintenant trop

(1) *Études sur la littérature contemporaine*, t. V.

(2) 19 août et 19 septembre 1905.